

#RAP4RESPECT

YouTube f Instagram



jay ming

mia lena

STOP CYBERVIOLENCE

— DOSSIER DE PRESSE —

UNE CAMPAGNE QUI RAPPE
POUR LE RESPECT!

STOP CYBERVIOLENCE UNE CAMPAGNE QUI RAPPE POUR LE RESPECT !

1 jeune sur 3,
victime de la
cyberviolence

Parler de cyberviolence n'est pas chose facile. Pour aider à sensibiliser les jeunes élèves de 12-15 ans à cette question, la Secrétaire d'Etat à l'Egalité des Chances Bianca Debaets lance STOP CYBERVIOLENCE, une campagne à l'intention des jeunes, des enseignants et des écoles.

La cyberviolence est un acte agressif et délibéré d'intimidation, de harcèlement et d'humiliation, commis par un individu ou un groupe d'individus aux moyens de médias numériques (Internet, ordinateur ou téléphone portable), envers une ou plusieurs victimes. Souvent exécuté en public et amplifié par la caisse de résonance qu'est Internet et les réseaux sociaux.

La cyberviolence se retrouve dans tous les milieux et dans toutes les tranches d'âge, mais avec l'explosion des médias sociaux, elle fait le plus de ravages chez les 12-15 ans, dont la personnalité doit encore être largement façonnée. Pour sensibiliser à cette question, Bianca Debaets lance une campagne différenciée, l'une s'adressant aux jeunes, l'autre aux enseignants, pour mieux toucher le public cible.



LA CAMPAGNE D'EQUAL.BRUSSELS

“

Beaucoup de jeunes souffrent à cause de la cyberviolence, souvent en silence et sans que leurs parents ou amis ne s'en rendent compte. Premièrement, la campagne vise à sensibiliser les gens à la problématique. Deuxièmement, à discuter du sujet ensemble, entre jeunes et en classe. Et troisièmement, à élever un barrage contre ce phénomène croissant, de sorte que les jeunes puissent s'épanouir sans peur

- Bianca Debaets, Secrétaire d'Etat pour l'Egalité des Chances -

Etant donné que la cyberviolence se propage via les réseaux sociaux et les milieux informels, professeurs, éducateurs, directeurs et parents sont souvent démunis.

C'est pourquoi la campagne STOP CYBERVIOLENCE a voulu leur donner des armes afin d'aider les jeunes qui l'endurent, ou qui en sont les auteurs. La campagne s'adresse :

- Aux enseignants, à qui elle propose une **brochure pédagogique**, qui donne des clés pour **animer une session de discussion avec les élèves**. Une approche ludique pour réfléchir ensemble à la question pendant 1h40. Une **conférence en ligne** sera également organisée avec un expert qui pourra conseiller les enseignants et répondre à leurs questions,
- Aux élèves, avec un concours de punchline **#rap4respect** pour les impliquer de manière active dans la réflexion sur la cyberviolence

Ce sont deux rappeurs bruxellois bien connus, faisant partie du Collectif FREESTYLE 0, **Jay MNG** et **Mia Lena**, qui ont élaboré le clip vidéo spécialement conçu pour la campagne. Il sera diffusé sur Facebook et Instagram.

Une **page Facebook** de la campagne a été créée. Elle sera alimentée par du contenu pertinent adapté au public visé. : [facebook.com/stopcyberviolence](https://www.facebook.com/stopcyberviolence)

Finalement, des **affiches** relayant le concours seront distribuées dans les établissements scolaires déjà contactés et en demande de plus d'informations.

Vous pouvez télécharger le matériel de la campagne ici :

www.stopcyberviolence.brussels

Le concours **#RAP4RESPECT**

Un grand concours de **punchline** (phrase qui tue) rap incitera les jeunes à avoir le dernier mot contre la cyberviolence. Sur le modèle du clip de **Jay MNG** et **Mia Lena**, les deux rappeurs bruxellois symboles de la campagne, ils devront rivaliser de verve et d'imagination !

Chantée, écrite, en photo, en vidéo, en musique... toutes les formes sont les bienvenues!... Tant que la **punchline** est partagée sur Facebook (en mode "public"), YouTube ou Instagram avec le hashtag #rap4respect.

Le (la) meilleur(e) remportera une **demi journée d'atelier hip-hop pour 25 personnes. Les 10 suivants 2 entrées pour le parc d'aventure indoor KOEZIO et les 10 autres 2 tickets de cinéma!**

À vos plumes, claviers beatbox, samples, loops, smartphones !



A young man and woman are shown from the chest up, looking at a smartphone together. The man is on the left, looking at the phone with a thoughtful expression. The woman is on the right, looking at the phone with a slight smile. The background is a soft, out-of-focus indoor setting.

Cyberviolence et harcèlement : le contexte

Les victimes ne savent pas toujours qui se cache derrière un acte de cyberviolence. Pourtant, dans la moitié des cas, il s'agit d'une de leurs connaissances. Les conséquences d'une telle agression ne sont pas toutes identiques et dépendent de sa forme et de sa nature. Sur certaines victimes, les violences subies en ligne peuvent avoir des répercussions beaucoup plus importantes que les violences subies « dans la vraie vie ».

À l'âge où l'on se cherche et où l'image et l'estime de soi revêtent une importance essentielle, le mal-être, l'insécurité et la honte s'amplifient avec le nombre de vues, de « likes », de partages et de commentaires destinés à intimider et harceler.

Selon Apestaartjaren, 17,6 % des élèves ont déjà reçu des messages malveillants à plusieurs reprises. 10,6 % ont déjà eu affaire à quelqu'un qui a partagé en ligne des informations personnelles sans en demander l'autorisation. Les jeunes ne restent toutefois pas sans réaction, puisque 72,5 % ont déjà bloqué ou supprimé de leurs contacts quelqu'un sur les médias sociaux.

Le phénomène **sexting** (envoyer des messages à caractère sexuel) est bien présent : 8 % en ont envoyé au cours des 2 derniers mois, 26 % en ont reçu. Filles et garçons envoient autant les uns que les autres, mais les garçons en reçoivent plus que les filles. La différence est surtout sensible dans l'approbation de ce comportement : 7 % des filles trouvent qu'il est bien de montrer des sextos à d'autres sans permission, contre 25 % des garçons. La majorité des jeunes sont d'accord avec l'idée selon laquelle les « sexters » qui voient leurs images diffusées sur le net « l'ont bien cherché ».

Aujourd'hui, on estime qu'**un jeune sur trois (34,3 %) aurait déjà subi un cyberharcèlement et un sur cinq (21,2 %) aurait déjà été auteur de ce comportement**. En outre, **76 % des jeunes entre 12 et 15 ans ont déjà eu connaissance** d'une situation de cyberharcèlement, sans y avoir été impliqué activement.

En 2016, l'Observatoire Universitaire International Education et Prévention (OUIEP) estimait que 13 % des filles et 6 % des garçons avaient été victimes de ragots sur les réseaux sociaux. 20 % des filles et 13 % des garçons avaient été moqués pour leur apparence physique. 7 % des élèves avaient déjà réalisé des selfies intimes et, parmi ceux-ci, 4 % des filles et 1 % des garçons avaient retrouvé ces clichés sur Internet.

Effets iceberg, tsunami ou goutte d'eau

Les adultes sont souvent dépassés par les compétences numériques des jeunes et leur utilisation intensive des réseaux sociaux. Ils ignorent souvent ce qui s'y passe et ne peuvent donc mesurer l'impact permanent que la cyberviolence a sur chacun. On peut parler d'un **effet iceberg** : seule la partie immergée (changement d'attitude de la victime, perte de poids...) est visible pour eux.

Selon l'étude du **Centre Hubertine Aucle-rt**, "les répercussions hors ligne sont composées d'indices peu perceptibles, ponctuels, d'ampleur variable : on peut parler d'un **effet goutte d'eau** où les signaux du cybersexisme ne prennent sens que s'ils sont saisis ensemble et non de façon isolée".

Lorsqu'une situation est révélée, elle est souvent (déjà) grave : on parle d'un **effet tsunami** qui jaillit violemment à la surface de manière brutale, peu contrôlable et sans signe avant-coureur (en tout cas non identifiés).

Une attention particulières pour les filles

Selon l'étude **Apestaartjaren** qui entre septembre 2015 et janvier 2016 a interrogé en ligne 3291 jeunes de l'enseignement secondaire sur leur utilisation d'Internet, **87 % des jeunes flamands fréquentant l'enseignement secondaire avaient un compte Facebook actif** (actif = utilisé au moins une fois par mois). Le nombre de jeunes ayant un compte Snapchat actif était de 70 % en 2016 (49 % en 2014). Instagram était également extrêmement populaire, 60 % des jeunes Flamands utilisant cette app pour partager des photos, soit deux fois plus que deux ans plus tôt.

L'étude montre également que **les filles utilisent Internet pour communiquer plus souvent que les garçons**. De même, elles sont **plus friandes de réseaux sociaux** que les garçons. Si, sur Facebook, 85 % des garçons et 89 % des filles ont un compte actif, la différence est bien plus nette sur les autres réseaux : 79 % des filles ont un compte Snapchat actif, contre 61 % des garçons. La différence est encore plus grande pour Instagram (71 % des filles, 49 % des garçons).

En 2015, le **Centre Hubertine Auclert pour l'égalité femmes-hommes**, a commandité une vaste enquête sociologique sur le cybersexisme dans les écoles secondaires de la région parisienne. Au total, plus de 1000 élèves d'Île-de-France âgés de 12 à 15 ans auront été interrogés par questionnaires et entretiens sur la thématique des cyberviolences sexistes.

Il ressort de cette étude que les filles sont plus fréquemment victimes d'insultes sexistes, de rumeurs sur la réputation et de violences sexuelles tant en ligne que hors ligne. Les filles sont systématiquement plus nombreuses à avoir vécu un épisode de cyberviolence sexiste :

- « Deux fois plus de filles (4 %) que de garçons (1,4 %) sont concernées par les selfies "sous influence" ».
- 16 % des filles et 10 % des garçons rapportent avoir reçu au moins un texto porno ou une photo les mettant mal à l'aise ou avoir reçu au moins une photo ou une vidéo porno.
- Ce sont 20,6 % des filles qui rapportent des moqueries ou insultes en ligne sur leur apparence physique, contre 13 % des garçons, et elles sont presque deux fois plus nombreuses que les garçons à signaler avoir subi ces moqueries "une à deux fois".

Ce qu'on entend souvent...

Témoignages négatifs (inspirés d'histoires vraies)

- "Je n'ose plus poster des photos de moi sur Instagram parce des gens se moquent de moi. Ils disent que je suis trop gros... ", Mohamed, 12 ans
- "J'ai une copine dont la photo d'elle nue circule sur Internet. C'est Thomas qui l'a partagée à toute l'école, elle n'ose plus venir aux cours, elle n'est pas bien", Léa, 14 ans
- "J'ai vu que mon ex-petit ami sort maintenant avec Yasmine, ça me dégoûte, du coup, je sais que ce n'est pas bien, mais je m'en fous, je déforme des photos de lui et je les partage sur le groupe messenger avec mes copines et on se marre", Julia, 13 ans

Mais aussi...

- "Des élèves se sont disputés durant la pause pour une histoire de photos qui circule sur Internet. Quand j'ai vu que le ton montait, j'ai voulu intervenir, mais personne n'a voulu m'expliquer... Étant donné que c'est sur Internet, je me sens un peu impuissant", Medhi, éducateur.
- "Quand j'ai appris qu'on se moquait de Marie, j'ai demandé à tout le monde de montrer son téléphone pour savoir ce qu'il y avait sur cette fameuse photo. Certains ne voulaient pas me montrer leur téléphone, alors je les ai tous punis. Je sais que les punitions collectives ne sont pas idéales, mais là, j'en avais marre", Gloria, professeure de français.

Pour tout renseignement pratique,
demande d'interviews... merci de
prendre contact avec :

Alexandra Curelea,
Voice Agency

☎ 0487/386.617

✉ alexandra@voice.be

CONTACTS

- Numéro vert « assistance école » pour les membres du personnel de l'enseignement : **0800/20.410**
- Numéro vert « Ecoles et Parents » : **0800/95.580**
- Numéro Ecoute-enfants : **103**
- Conseil Supérieur de l'Éducation aux médias : www.csem.be (outils autour du cyberharcèlement : www.csem.be/outils/le_cyberharcèlement)
- Action Médias Jeunes ASBL
www.actionmediasjeunes.be
081/74. 29.19
- Mediaraven VZW
www.mediaraven.be
09/231.82.70



be equal
be.brussels 


RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE
BRUSSELS HOOFDSTEDELIJK GEWEST



Remerciements aux ambassadeurs
Jay MNG et Mia Lena, du collectif Freestyle O,
pour leur implication et leur soutien à la
campagne.